

LA LETTRE

du Syndicat français de la critique de cinéma

OCTOBRE 1996

- **appels de candidatures**
 - Jurys de la Fipresci p. 2
 - Caméra d'or p. 12
- **édito** p. 3
- **fipresci**
 - Le festival de Sochi p. 5
 - Le p'tit bonheur de Montréal p. 5
- **le cinéma dans la presse régionale** p. 4
- **librairies de cinéma en France**
 - Contacts p. 6
 - Cinédoc p. 8
- **humeur**
 - D'une « Règle du jeu ». à l'autre p. 12
- **bibliographie** p. 10
- **vie du Syndicat**
 - Attention, piges glissantes ! p. 11
 - Cartes vertes pour 1997 p. 11
 - Cotisations pour 1996 p. 12



« Ponette »,
de Jacques Doillon, Prix de la
FIPRESCI au Festival de Venise

**APPELS DE
CANDIDATURES
URGENTS :
VOIR
PAGES 2 ET 12**

.....
DECOUVERTES

Librairies de cinéma en France

.....

Le Festival de Sotchi

PROCHAINS JURYS DE LA FIPRESCI

Rotterdam (29 janvier au 9 février 1996). Jeune cinéma et cinéma indépendant. Anglais indispensable. Se renseigner pour les conditions d'hébergement et de transport (1)

Berlin (13 au 24 février). Trois sections pour le jury : compétition, Panorama, Forum International du Jeune Cinéma. Les candidats sont priés d'indiquer à laquelle de ces sections ils s'intéressent car le jury sera divisé. Indiquer si vous êtes déjà invité par le Festival ou si vous avez besoin d'une invitation (Chambre et petit déjeuner seulement) (2)

Singapour (11 au 26 avril). Cinéma d'Asie du Sud-Est. Anglais indispensable. La prise en charge du transport de jurés européens n'est pas certaine. Anglais indispensable (3)

Istanbul (avril). Compétition et Panorama du film Turc. Anglais indispensable. Transport et hébergement pris en charge (4)

Oberhausen (avril). Court-métrage et documentaire. Hébergement, et éventuellement transport pris en charge (4)

Cannes (7 au 19 mai). Aucune prise en charge de frais pour les jurés français (4)

Annecy (mai). Animation. Hébergement pris en charge (4)

(1) dernier délai de candidature : 12 novembre 1996
 (2) dernier délai de candidature : 25 novembre 1996
 (3) dernier délai de candidature : 29 décembre 1996
 (4) dernier délai de candidature : 24 janvier 1997

Contactez Jean Roy, à l'adresse du Syndicat, pour s'inscrire, pour les dates précises, et pour les modalités exactes de prise en charge, qui varient considérablement selon les cas. Il est rappelé que le Secrétariat Général de la FIPRESCI ne nous octroie pas toujours une place dans chaque jury, afin d'assurer une rotation entre les différentes sections nationales.

La ville russe de Sotchi, sur la Mer Noire, a accueilli (du 3 au 13 juin), la troisième édition de son festival. D'international ce festival a le statut mais il tente difficilement d'en acquérir la stature, ayant quelque peine, comme ses congénères de modeste envergure, à trouver sur le marché des films de valeur après la razzia cannoise. Présidé par l'acteur Oleg Yankovski et dirigé par l'entrepreneur homme d'affaires Mark Roudinstein, ce festival ne manque ni d'argent ni d'ambition. C'est ainsi qu'il avait affrété un charter direct Paris Sotchi AR à l'intention, tous frais payés, des nombreux professionnels et comédiens invités dont la liste avait été laissée à la discrétion de Jacques Attali, qui en a usé selon des critères assez mystérieux si l'on en croit des réflexions entendues sur place, d'individus apparemment plus attirés par le farniente balnéaire que par le cinéma. Les vedettes invitées se sont d'ailleurs pour la plupart excusées, à l'exception de Gérard Depardieu venu présenter *Décroche les étoiles* et qui n'a fait qu'un séjour éclair. Quant aux critiques, nul doute qu'un simple coup de fil à notre Syndicat aurait pu susciter des candidatures aux côtés de celles de Jean-Claude Romer, de Max Tessier et (au titre de président du jury de la FIPRESCI) du signataire de cette dernière remarque à la fois coléreuse et désabusée.

Insolite festival, situé en pleine campagne électorale pour la Présidence de la Russie et qui a vu le directeur du Rosskomkino, le ministère du cinéma (source principale de financement, avec les sponsors, de la manifestation) proclamer sur scène, lors de la cérémonie de clôture, la nécessité de voter pour Boris Eltsine afin d'éviter le pire. Ce Comité d'État russe pour le cinéma, hérité de l'ancien système, continue à subventionner (à hauteur de 70 %) une bonne partie de la production alors que celle-ci traverse une très difficile période due à la fois à la raréfaction des films (une vingtaine seulement sont attendus cette année) et à une crise de créativité qui se traduit par le fait, vu de l'étranger, que les films russes sont désormais quasiment absents de la compétition dans les grands festivals.

Widerberg, a donné son Grand Prix à l'insolite et piquant film hongrois *Bolshe Vita*, d'Ibolya Fekete vainqueur sans trop de peine d'une sélection ou figurait *Au Petit Margery* et *Les caprices d'un fleuve*, tandis que la section « Films de qualité pour tous » comprenait une dizaine d'autres films français, dont *Cyclo*, *La haine*, *La cérémonie*, *Fiesta*, *Mon homme*, *La fille de d'Artagnan* et la trilogie de *Kieslowski*. Mais l'intérêt essentiel du festival résidait naturellement dans son importante section russe où le jury a distingué en toute justice *Le prisonnier du Caucase*. Ce film ayant déjà été primé à Cannes par notre jury, celui de Sotchi a couronné outre *Bolshe Vita*, *L'arrivée d'un train*, œuvre collective d'Alexandre Khan, Dmitri Meskhiev, Alexei Balabanov et Vladimir Khotinenko, inégal mais sympathique hommage aux Frères Lumière; le centenaire était célébré également, sur le mode humoristique, par *Le retour du Cuirassé*, de Guennadi Poloka, dont l'action farfelue est située durant le tournage d'Eisenstein à Odessa.

La mise en examen du passe stalinien reste en Russie un thème d'actualité, comme en témoigne *Le chemin du bout du monde*, de Rouben Mouradyan (saisissant rappel de la déportation, en 1944, d'une population du Caucase accusée de collaboration avec les Nazis) et *Yandym*, très beau film turkmène de Bairam Abdoullaev et Lora Stepanskaia (sur les abus de la collectivisation forcée dans les années vingt). Mais c'est la littérature, source traditionnelle d'inspiration, qui fournit la majorité des sujets : ainsi *Tolstoï* (autre *Le prisonnier du Caucase*, la production russe de Jerzy Kawalerowicz, Pour quoi?), *Gogol* (un *Revizor* « excéntrique » de Sergueï Gazarov, avec Nikita Mikhalkov en grande forme), *Gorki* (une adaptation : sobre et forte des Estivants par Sergueï Oursouliak) et même Brecht (*La carrière d'Arturo Ui* : nouvelle version, furieusement « expressionniste », par Boris Blank). Le cinéma russe a survécu, depuis des années, pour une bonne part et souvent la meilleure, grâce aux coproductions avec la France : mais les chefs-d'œuvre se font désespérément attendre.

Le jury international, présidé par Bo

Marcel MARTIN

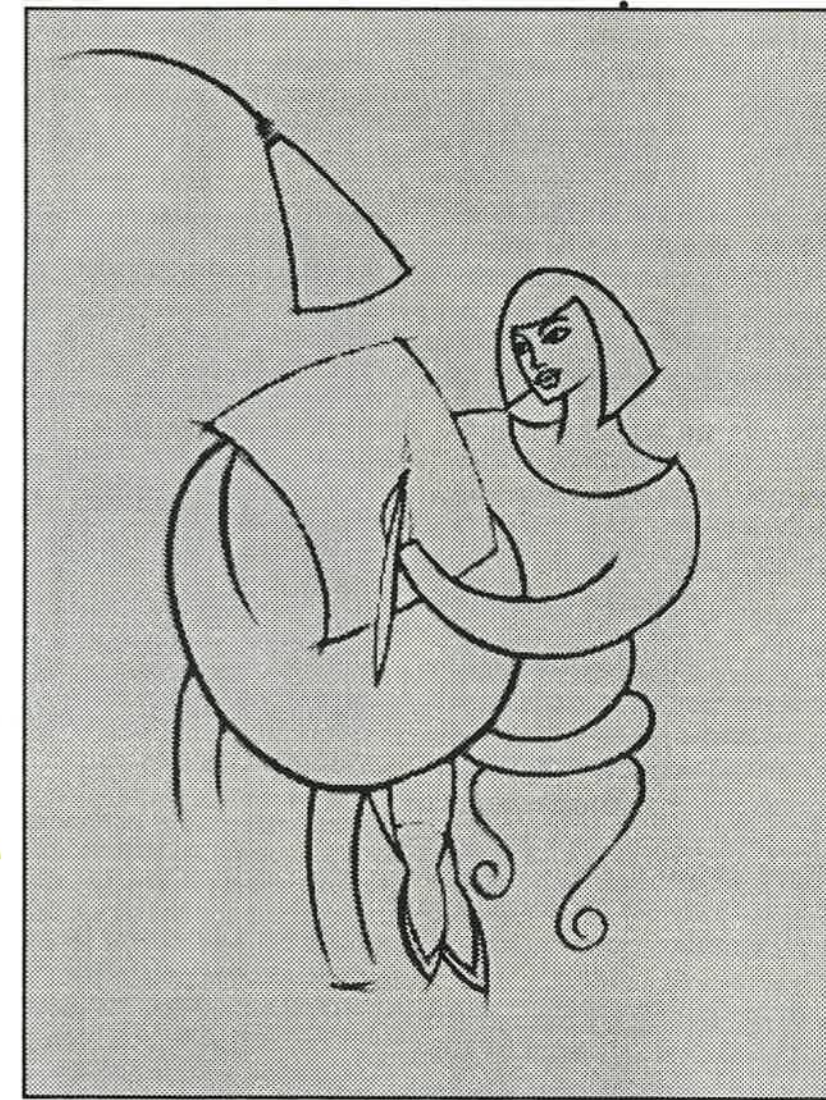
EDITORIAL

As moins de deux grands hebdomadaires, *L'Express* et *l'Événement du Jeudi*, ont consacré plusieurs pages cette année à la critique de cinéma. Le fait vaut d'être noté alors que les émissions promotionnelles, les pavés publicitaires, les reportages et les interviews occupent une place de plus en plus importante par rapport à la critique proprement dite, dernier îlot de résistance en faveur de films parfois remarquables mais à la sortie modeste. Les articles précités n'étaient toutefois pas innocents et semblaient sous-entendre qu'un divorce existait entre le critique et le public.

L'argument n'est pas nouveau mais semble trouver aujourd'hui un écho plus grand tant l'industrie et curieusement la presse elle-même accorde plus que jamais de l'importance aux chiffres. Force est de répéter au risque d'enfoncer les portes ouvertes que tous les cas de figure existent en ce domaine. Rappelons par exemple que Nelly et M. Arnaud de Claude Sautet a reçu le Prix Méliès décerné par notre Syndicat ainsi que le César du meilleur film selon la profession, tandis que le public en faisait un des dix plus grands succès commerciaux de l'année. De même *Land and Freedom* de Ken Loach connaissait un beau succès en salle et raflait le César du meilleur film étranger et le Prix Moussinac de la critique. Inversement il est des œuvres admirables venues de cinématographies peu connues qui ont eu un accueil confidentiel et d'autres boudées par les critiques qui ont fait un triomphe sans parler de ceux qui n'ont eu l'heur de plaire ni aux uns ni aux autres.

Voilà qui interdit les jugements à priori ou les conclusions rapides. Il est certain en tout cas que le critique a joué un rôle notable pour révéler de nombreux metteurs en scène qui plus tard sont devenus populaires et que son recul dans le paysage médiatique renforcerait encore davantage le pouvoir de la publicité et l'uniformisation rampante. Alors cette critique elle vous chatouille ou elle vous gratouille ?

Michel CIMENT



Le cinéma dans la presse régionale

La presse quotidienne régionale (P.Q.R.) plutôt terne et conservatrice avant guerre a connu un essor considérable après la Libération. En effet les nouveaux journaux, ayant pris la place des anciens, décidaient de pratiquer une vraie concurrence en dynamisme et qualité avec la presse nationale dont l'influence avait sensiblement reculé. Peu à peu, l'information cinéma qui très souvent se limitait à quelques extraits de scénarios fournis par l'exploitant a été confiée à de jeunes journalistes passionnés, vivant la redécouverte du septième art, participant à la création de ciné-clubs.

Ainsi naît une critique cinématographique locale et régionale très active. Dans les années cinquante, il existe environ 150 quotidiens en province, certains à faible diffusion mais viables. Les rubriques magazine y sont nombreuses et le cinéma a souvent droit à des pages entières chaque semaine. Cependant alors que le tirage de la presse quotidienne régionale est le double de celui de la presse quotidienne nationale, les responsables parisiens du cinéma n'y attachent que peu d'importance.

Les journalistes ont principalement des rapports avec les directeurs de salles, parfois avec les distributeurs régionaux et délaissés par les services de promotion, les réalisateurs, les acteurs, ils se considèrent légitimement comme des parents pauvres.

Peu à peu et parce qu'il faut tenir compte d'une réalité, celle de recettes réalisées presque pour les deux tiers

hors de Paris, la situation s'améliore vers 1975 quelques producteurs font l'expérience d'inviter dans la capitale les principaux journalistes provinciaux pour leur montrer des films importants et réalisateurs. Mieux encore, ceux-ci accepteront enfin de se déplacer à travers la France pour y rencontrer à la

et en province. Les lancements massifs et simultanés sur des centaines de villes imposent une information préalable des journalistes de province identique à celle de leurs confrères parisiens. C'est le cas aujourd'hui au moins pour les gros films et les grandes villes, les critiques de villes moyennes n'ayant généralement pas accès à des prépro-

Le rôle des agences de presse

L'actualité cinéma se trouvant essentiellement concentrée à Paris, les pages cinéma des quotidiens régionaux eurent longtemps recours aux articles et informations des agences de presse pour les échos, tournages, interviews. Ce secteur fut peu à peu délaissé par la plupart des agences magazine, devenant non rentable en raison de la réduction de la

place consacrée au Septième art. D'importantes agences, telle l'ACP, ont d'autre part disparu.

Le secteur cinéma de l'Agence France Presse, qui fut fortement développé par Yvonnick Flot dans les années soixante-dix, est resté actif avec Françoise Maupin, puis Jean-Noël Giffet et aujourd'hui Marie-Thérèse Deiboubès.

Continental Presse, agence spécialisée dans l'information cinéma fondée en 1950 par le signataire de cette étude continue également son activité régulière dans l'information cinéma, mais ne fournit de critiques qu'aux journaux qui n'ont pas de journaliste à ce poste.

Les autres agences informent sur le cinéma de façon ponctuelle lors d'une actualité importante R.Q.

fois journalistes et public à l'occasion d'avant-premières.

Et au début, ils rentrent de ces voyages de promotion, tout étonnés d'avoir rencontré, hors Paris, des passionnés du 7ème art intelligents, compétents et posant de bonnes questions. Comme les explorateurs émerveillés d'avoir vu de bons sauvages.

C'est qu'il faut s'adapter aux nouvelles méthodes de distribution. Autrefois, les films sortaient en première exclusivité à Paris dans quelques salles, puis en deuxième exclusivité dans les quartiers

jections.

Aujourd'hui, les attachés de presse tiennent compte des journalistes de province et, chez les distributeurs les plus importants, ceux-ci disposent de services ou d'interlocuteurs mis à leur disposition et les alimentant en matériel d'information rédactionnelle ou photographique (même s'ils déplorent la baisse de la qualité des photos).

Hélas, c'est au moment où leur travail est devenu plus confortable que les journalistes cinéma de province ont plus de mal à l'assumer. En effet l'âge

d'or de la presse régionale s'est terminé avec, comme à Paris, la désaffection d'une partie des lecteurs, plus particulièrement les jeunes, la chute des recettes publicitaires causée par la situation économique et la concurrence de FR 3, et l'augmentation incessante du prix du papier. De nombreux titres ont disparu, supprimant la concurrence positive. On ne dénombre plus qu'une quarantaine de quotidiens, la plupart contrôlés par quelques groupes. La restriction de la pagination a surtout nuit aux chroniques magazines, les journaux misant sur les informations locales et régionales qui constituent leur atout principal.

Les pages entières de cinéma sont devenues rares et les chroniques ont dû souvent se faire plus courtes et plus sélectives. Un de nos confrères a vu sa page réduite à une demi, puis un quart de page avant d'être limitée à une demi colonne. Il devient difficile de se battre pour le maintien d'un cinéma d'essai, un film difficile ou autres causes de même type n'intéressant qu'une frange de lecteurs. Pour les patrons de journaux, la chronique cinéma reste secondaire, sans rentabilité publicitaire et on lui préférera une chronique automobile ou de beauté. De moins en moins de chroniqueurs obtiennent le remboursement de leurs dépenses de festival. Il en est qui ont dû prendre le séjour à Cannes sur leurs vacances, d'autres qui se voient interdire les voyages de presse à Paris, même financés par le distributeur. En revanche, il y aura toujours de la place pour relater la visite d'un acteur, car il s'agit là d'un événement local.

Il n'en reste pas moins que les critiques cinéma de la P.Q.R. exercent aujourd'hui une influence non négligeable sur les spectateurs et constituent un élément incontournable de l'information cinématographique sur place. D'autant plus que les quotidiens nationaux n'ont, en province, qu'un tirage négligeable par rapport à leur confrère régional. L'enquête que nous avons faite auprès des critiques régionaux montre que, dans l'ensemble, ils entretiennent de bons rapports avec les exploitants, tout en défendant leur indépendance et leur liberté de juger

René QUINSON

Le p'tit bonheur de Montréal

A en croire la rumeur, le Festival des films du monde et son directeur fondateur, Serge Losique, auraient perdu tout prestige et considération!... Décrié et parfois dédaigné, le festival n'en fêta pas moins cette année son 20^e anniversaire. Preuve de sa vitalité, sinon de sa bonne santé, n'en déplaise à ses détracteurs!

Mais, quoi qu'il en soit des mauvaises querelles, on imagine facilement les questions que, dans ce contexte, ne manque pas de se poser celui qui doit traverser l'Atlantique pour couvrir la manifestation! Et qui plus est, quand il porte une seconde casquette... Celle de la FIPRESCI, en l'occurrence, comme représentant français de son jury. Parti à la découverte du nouveau monde (cinématographique), pour y trouver un filon (de films) et, probablement, quelques pépites en faisant confiance à son flair, on se retrouve à peine débarqué, non seulement pris en charge, mais immédiatement orienté. Car, à l'honneur qui vous est fait d'appartenir au jury, s'attachent, bien entendu, un certain nombre d'obligations, dont celle impérative de suivre intégralement les sections retenues pour l'attribution des prix et mentions éventuels. Dans un programme pléthorique (plus de 400 films représentant quelques 60 nationalités), qu'un simple coup d'œil vous a déjà rendu alléchant par sa richesse et sa diversité, tant il est vrai qu'on n'a jamais fini de découvrir le cinéma et de parfaire ses connaissances, une telle contrainte apparaît de prime abord comme une entrave au libre arbitre. D'être ainsi canalisé d'emblée, génère un sentiment de frustration qu'accentue encore l'ampleur de la tâche imposée, puisqu'il est prévu que les 5 jurés se feront un devoir d'assis-

ter aux séances de la compétition officielle et de la section « Cinéma de demain », nouvelles tendances obligent. Soit une cinquantaine de films à l'affiche de ce mini marathon ponctué de rencontres — aux premiers tours, on choisit, aux deuxièmes, on élimine — où s'affirment ostensiblement les goûts et les couleurs. Et peu à peu, à mesure que s'organise le temps, l'impression vite confirmée que de cette nécessité naît, paradoxalement, une autre forme de liberté, les sujets imposés s'avérant d'excellents exercices d'attention, de concentration et de stimulation, pour revisiter ses capacités d'analyse et d'interprétation.

Reste qu'il est toujours possible de joindre l'utile à l'agréable pour satisfaire ses propres envies. En jonglant avec des horaires judicieusement étudiés et des salles pas trop excentrées, mais en sacrifiant, il est vrai, quelques plaisirs de la vie et autres saines discussions confraternelles. Un choix pas toujours commode à réaliser, au demeurant, quand résonnent par ailleurs les sirènes touristiques et que l'été n'en finit pas d'imprimer à la ville sa parure de fête et ses réflexes de vacances... Mais à chacun son « p'tit bonheur » comme le chantait si bien Félix Leclerc... Arrive enfin (déjà) l'heure de la délibération finale. L'heure des humeurs feutrées, des convictions affirmées, parfois même des jugements tranchés. Fermeté et diplomatie alternent alors pour infléchir les positions, avant que ne s'imposent les élus du dernier tour... Sans trahir de secrets, on peut bien révéler que les jurés de la FIPRESCI ont finalement voté pour « Adosados » de Mario Camus et « Okaeri » de Makoto Shinozaki, à l'unanimité.

Bernard HUNIN

Librairies de cinéma en France

Découvrir, ou redécouvrir les librairies de cinéma de France. Nadine Guérin commence ici une déambulation à travers les rayons des librairies spécialisées ou ayant un fort rayon de livres de cinéma, d'affiches ou autres. Cette série commence par deux autres parisiens de la bibliophilie cinéophile, mais ce n'est pas du parisianisme, puisque Nadine Guérin, ci-devant niçoise, récemment débarquée à Paris, a voulu nous faire partager le plaisir de ses découvertes!
P.J.M.

Il était une époque où le livre était rare, de ce fait recherché. Il en était de même des textes réputés introuvables. Si le temps a passé, la librairie dite spécialisée reste bien souvent le seul espoir pour faire l'acquisition de ce genre de trésors. Aujourd'hui, elle doit faire face, par la force des choses, à la concurrence des grandes unités telles la FNAC, ces librairies « à piles », comme disait joliment Anatole France.

La grande distribution, absorbant le commerce de détail, fragilise ainsi l'indépendance même de la librairie de taille modeste. Son public, pourtant, n'a pas réellement changé. Qu'il habite à Paris ou en province, il a toujours besoin d'un guide, quand il ne sait pas, quand il cherche, quand il ne sait pas ce qu'il cherche. Lorsqu'il donne au lecteur son temps, son savoir, sa mémoire, le libraire spécialisé exerce bien plus qu'un métier culturel : une vraie profession militante, qui peut favoriser un mystérieux bouche à oreille, soutenir des auteurs et des éditeurs non médiatisés, dynamiser les ventes. A l'image d'un Kahnweiler, collectionneur d'art avant d'être marchand de tableaux, le libraire est indispensable par sa présence. A l'ère où l'image prolifère — les professionnels de l'audiovisuel comme les journalistes, les

intellectuels et les cinéphiles le savent bien — le livre, qui de plus est de cinéma, reste le fondement même de la mémoire.

Créée en 1955, l'une des plus connues des cinéphiles, la librairie « Contacts » a changé de propriétaire l'année dernière. Pour le fondateur de « La Chambre Claire » — bien connue des photographes —, il ne s'agit que de diversifier l'image et son rapport à l'objectif.

Traversée par la photographie, le cinéma, les médias ou les nouvelles technologies, l'image, en effet, passionne depuis toujours Fadi Zahar. Avec un fonds pour moitié étranger, il lie étroitement la spécificité visuelle à la dimension internationale de sa librairie : « C'est un complément indispensable sans lequel la librairie serait complètement prisonnière de la conjoncture économique ». Un tiers de sa clientèle est de nationalité étrangère et se presse ainsi, en mai, en écho au Festival de Cannes.

Exceptés les jeunes amateurs de séries télévisées, la clientèle affiche une moyenne d'âge de 35 à 50 ans. En cette rentrée, ses 2.500 titres ont doublé puisque la librairie vient d'agrandir son espace. Représentant 90 % du stock, les nouveautés sont toujours à

l'honneur, des annuaires aux monographies, des essais aux études techniques et analyses économiques, sans oublier les revues de cinéma, la presse illustrée ou le CD-Rom spécialisé.

A Beyrouth, il rêvait d'ouvrir une librairie sur les arts mineurs. Fadi Zahar

parie aujourd'hui sur l'avenir : « La télévision finance le cinéma, qui est devenu son laboratoire. Il s'élitise, sort de son rôle strict de média. Comme la photographie, il tend à devenir un art de recherche ». Tout un programme!

Nadine GUERIN

A la rencontre de Fadi Zahar

Comment définissez-vous votre métier ?

« Il ne s'agit ni de se mettre en concurrence ni de se satisfaire d'exercer un métier d'intellectuel. Nous sommes des commerçants. A nous de prendre le risque d'acheter, d'importer pour proposer tel ouvrage. Je ne suis pas très sélectif. Si j'en avais les moyens, j'aimerais tout prendre. Le spécialiste ne peut pas survivre s'il n'a pas quasiment tout. Etre exhaustif dans son domaine. La spécialité est forcément limitée si le libraire n'est pas propriétaire de son fonds. Il y a un élément impondérable qui n'est pas d'ordre économique, qui fait que l'on est et reste libraire. Il est certain que nous lisons, même si c'est de moins en moins à cause du travail. C'est un métier d'indépendant et à l'être, il y a un plaisir réel. Le revenu est sûrement meilleur que dans un contexte salarial. Jusqu'à maintenant, les grandes unités n'ont pas trouvé les moyens d'avoir de super spécialistes à chaque rayon, dans le domaine du livre. La FNAC est spécialiste en technique mais très généraliste pour les livres. La spécialité de Virgin est la musique. Il y a aussi une pression de rentabilité beaucoup plus forte dans les grandes que dans les petites unités. C'est une arme à double tranchant ».

Avec quels éditeurs travaillez-vous le plus ?

« On distingue les spécialistes, les généralistes, les Français, les étrangers. Chez les premiers, il y a Les Cahiers du Cinéma mais aussi les éditions du Cerf, les publications de la FEMIS, les ouvrages techniques de Dujarric, les annuaires éditions DIXIT, typiquement françaises, qui méritent d'être salués pour le service rendu au client par leur choix pointu. A l'étranger, on peut citer le BFI. Mais les éditeurs anglo-saxons généralistes ont un fonds de cinéma beaucoup plus important que leurs confrères français parce qu'ils ont la capacité d'ouvrir un sous département : 10 000 contre 2 000. En tête, figurent Le Seuil, Gallimard, Hachette à travers Ramsay. En fait, chaque éditeur a un petit fonds à la fois cinéma et photo. En Europe, il est évident que la France est la mieux placée. En Italie, on sent un léger frémissement, devant l'Angleterre et l'Allemagne. Il me semble plus facile de vendre un livre de cinéma que de photo car il se révèle

toujours plus utile. Un ouvrage de photo est souvent un coup de cœur, un objet qu'on a envie d'acquérir et qu'on peut finalement ne pas acheter. »

Peut-on parler de manques dans l'édition cinématographique ?

« Il y a des classiques qu'on pourrait rééditer mais pas de manques flagrants. En règle générale, les demandes sont très diverses et celles qui restent insatisfaites innombrables. Le plus souvent, le client recherche un sujet, traité en un simple chapitre dans un livre ; le client voudrait qu'il fasse l'objet d'un livre entier. L'écriture, le scénario sont des domaines très couverts, ce qui n'est pas le cas des ouvrages techniques, par exemple, sur l'animation ; les études sur les nouvelles technologies, sur le numérique en sont à leurs débuts. Le public s'attend aussi à trouver pour chaque film le scénario correspondant. Ce n'est pas du tout le cas puisque la difficulté est de le publier avant et non après la sortie du film. Dans ce domaine, la collection de L'Avant-Scène est toujours d'actualité. Les cinéphiles ont besoin du livre comme élément de mémoire et tant qu'ils existeront, il n'y aura pas de raison que cela change ; d'où l'intérêt des répertoires, annuaires, almanachs. »

Que pensez-vous de la presse spécialisée dans le cinéma ? La revue idéale existe-t-elle ?

« Les revues sont, d'un côté, généralistes, très grand public ; d'un autre, très voire même trop pointues. Il n'y en a pas qui représente l'équilibre parfait. La presse étrangère est beaucoup plus diverse. American Cinematographer s'adresse, par exemple, au chef opérateur ; il y a aussi une variété de magazines trimestriels, qui rendent compte des films, qui analysent de manière thématique ou autre. Dans l'ensemble, le contenu est plus riche. Je crois qu'il serait intéressant qu'une revue témoigne du cinéma comme art visuel, dans sa globalité. Personnellement, je privilégie les quotidiens. Pour moi, Le Monde, que je lis depuis l'âge de 16 ans, reste une vieille drogue. Je ne suis ni théoricien ni activiste. J'exerce avant tout un métier de services ».

Le multimédia représente-t-il une menace ? Comment l'intégrer ?

« Le libraire vend de la culture et ses produits se diversifient. Même si je vends des CD-Rom, je crois à la passion du papier qui ne mourra jamais. C'est au libraire de diversifier ses offres en fonction des attentes de sa clientèle. Chez « Contacts », le CD-Rom s'impose en matière d'annuaire, de répertoire. Par contre, la qualité n'est pas satisfaisante au niveau de l'image fixe. Dans l'ensemble, pour ce type de produits, la FNAC, Virgin sont mieux placées ».

La situation de votre marché est-elle satisfaisante ?

« Au vu des titres, le marché est en train de se développer. Avec une augmentation de 25 %, la célébration du centenaire, a gonflé le volume d'éditions. 1996 en sort affadi. Le cinéma mais aussi les médias désignent pourtant un secteur en expansion. D'une manière générale, un lecteur de cinéma s'intéresse à ce qui est environnant. Cette année, la demande a été très forte sur la série Américaine « Aux frontières du réel », auprès d'une clientèle très large. Quant aux achats, ils dépendent de la conjoncture ».

Quels services rendez-vous aux journalistes ?

« Très demandeurs d'annuaires, de répertoires, ils sont les premiers consommateurs de la mémoire du cinéma. Mon rôle est également de les informer des nouveautés, dont la presse ne s'est pas fait l'écho. Les libraires sont en effet souvent plus au courant que les journalistes. Il faut seulement que le livre soit en rayon ».

Quelle est la qualité primordiale pour exercer votre métier ?

« L'amour du papier, du livre en général. J'aime aussi beaucoup le livre illustré. Mais je vais être contradictoire : il ne faut pas obligatoirement être cinéophile pour être libraire mais voir plutôt. Si j'avais plus de temps devant moi, je monterais une maison d'édition car l'élément éditorial doit être lié à cette activité. Mais je me contenterai de faire des livres de photo, comme ceux que je présente à « La Chambre Claire ».

Propos recueillis par Nadine Guérin.

« Contacts » :
24, rue du Colisée
75008 PARIS

Librairies de cinéma en France (suite)

Sous sa verrière en arête de poisson, le passage Jouffroy n'attire pas seulement les amoureux du Musée Grévin et les amateurs de jouets ou de cannes anciennes.

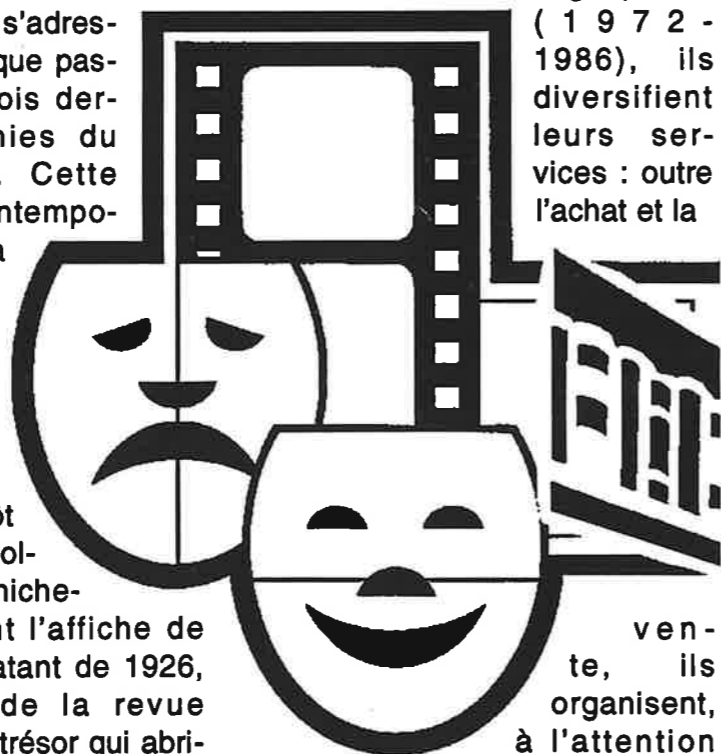
Depuis douze ans, Cinédod, avec son stock de 300 000 photos, 15 000 affiches, plus de 6 000 livres et un millier de cartes postales, s'adresse à tous ceux que passionnent les trois dernières décennies du Septième Art. Cette période très contemporaine explique la jeunesse d'une grande partie de la clientèle, très assidue aux périodes de vacances. D'âge mûr, plutôt masculins, les collectionneurs dénicheront tout autant l'affiche de Jean Epstein datant de 1926, tel fascicule de la revue Cinémiroir ou le trésor qui abrite l'objet de leurs rêves, briquet, train ou pont...

Dans la boutique toute en longueur, où s'entassent les piles, les rayonnages en bois n'ont pas changé depuis les années vingt; mais Cinédod en cette rentrée, vient d'agrandir

son espace pour mettre en valeur, en particulier, ses collections de revues.

L'édition a ses exigences. Richard Bocci au côté de Richard Jacquet — les « chevilles ouvrières » de la librairie — le savent bien. Editeurs dans le passage Jouffroy de l'excellente et hélas disparue revue « Cinématographe »

(1972-1986), ils diversifient leurs services : outre l'achat et la



vente, ils organisent, à l'attention

de leurs clients collectionneurs, des pochons sur un réalisateur ou sur un acteur et proposent désormais leur catalogue de livres et d'affiches sur réseau Minitel et Internet.

Nadine GUERIN

« Cinédod » :
45 à 53 passage Jouffroy
75009 PARIS

A la rencontre de Richard Bocci

Comment définissez-vous votre métier ?

« C'est un métier de boutique et il faut compter avec le regard d'une grande partie de la clientèle qui nous considère ainsi. Mais la règle du jeu qui est la rotation chez un commerçant n'est pas tout à fait la même pour nous. Pour gagner en crédibilité dans sa spécialité, il faut tout proposer et permettre aux clients de consulter même si je sais que certains livres ne se vendront pas. Entre collègues, les recoupements que l'on fait évitent que certains ouvrages ne nous échappent. Le Salon du Livre de Cinéma, à la Cinémathèque, est pour nous un rendez-vous annuel. Le système nous oblige aussi à être indépendant. Pour l'éditeur, qui a une dizaine d'ouvrages sur le cinéma, le libraire spécialisé représente un chiffre d'affaires insignifiant. Hachette, par exemple, a constitué un réseau de « librairies différentes », qui sont traitées à part, avec un catalogue ciblé. Cela prouve que nous sommes, pour l'édition, les marginaux de la librairie ».

Avec quels éditeurs travaillez-vous le plus ?

« Les Cahiers du Cinéma, Cerf ont plusieurs collections. Mais il y aura toujours l'éditeur qui, en guise de livre sur le cinéma, sortira un énième « Marylin ». La profession manque d'imagination. Quand on a parlé de la crise du livre, il y a 4 ou 5 ans, les éditeurs ont aussitôt freiné les ouvrages de cinéma. C'est un secteur toujours considéré à risques. Une collection sur le cinéma donne à l'éditeur une bonne image mais les investissements sont insuffisants. Le manque de suivi des collections est la principale faiblesse. Rivages, par exemple, malgré l'intérêt de ses titres, ne réédite pas les livres épuisés. Beaucoup, d'ailleurs, faisaient l'objet de traductions et il est clair que l'appareillage critique aux Etats-Unis n'entre pas dans la même problématique qu'en France ».

Peut-on parler de manques dans l'édition cinématographique ?

« Si je me réfère à ma période cinéphilique, il y avait un secteur éditorial très actif, qui proposait une vraie réflexion, à travers des ouvrages souvent peu coûteux. C'était l'époque où l'on découvrait Godard, Rocha ou d'autres. Il y avait un vrai débat, des discussions théoriques dans des lieux spécifiques. Depuis 3 ou 4 ans, on sent pourtant un besoin de rediscuter; c'est dans l'air du temps. Face aux nouveaux réalisateurs qui surgissent, les éditeurs ne proposent rien. Les plus grands ne s'intéressent qu'aux poids lourds. J'ai recensé environ 20 livres sur Bergman, 54 sur Renoir mais pas un sur Melville ou Ken Loach. Il y a pourtant des cinématographies qui se rattachent les une aux autres. Il faut saluer le Centre Pompidou qui défend les cinématographies en marge. Les petites collections sur un réalisateur ou un acteur à environ 80 F. n'existent plus. Il n'y a pas de juste milieu entre les albums luxueux et les études pointues, tirées à 2 000 exemplaires

et vendues sur 10 ans. Aucune passerelle ne reflète réellement l'émergence des jeunes cinéastes de ces dernières années. Pour évoquer Almodovar, les éditions des Cahiers du Cinéma ont publié un recueil d'entretiens. C'est un auteur qui mérite plus. Si les éditeurs sont plutôt frileux, il y a aussi une certaine facilité du côté des auteurs qui ont tendance à proposer des interviews ou des livres de photos accompagnés d'un petit texte. Seul, l'effet collection peut servir de moteur. Les institutions culturelles, elles aussi, ne sont pas à la hauteur : elles éditent des livres qu'elles sont incapables de vendre. C'est un véritable parcours du combattant pour les sortir de ce cadre ultra confidentiel. Je ne mets pas seulement en question l'institution culturelle éditrice mais aussi l'auteur qui s'en désintéresse totalement. L'édition cinématographique a connu des périodes plus florissantes : la problématique n'existe plus ».

Que pensez-vous de la presse spécialisée dans le cinéma ? La revue idéale existe-t-elle ?

« Les kiosques ont toujours les revues avant les librairies. J'ai une chance de les vendre dès qu'elles n'y sont plus. Je ne trouve pas qu'il y ait de revue satisfaisante. Mais il suffit que je lise un article pour que la revue me plaise ! Je constate tout de même que le public jeune, qui s'intéresse au cinéma, ne s'y retrouve pas vraiment. Dans l'ensemble, elles sont restées sur des schèmes, des modèles de l'époque où les courants de pensée, les mouvements esthétiques faisaient l'objet de réflexions et servaient de points de repères. Cela échappe complètement aux jeunes générations, qui tout en manquant d'outils pour appréhender l'image, sont capables d'y déceler bien plus de choses que leurs parents. Les passionnés de cinéma d'action ou fantastique se retrouvent dans des revues très spécialisées; mais ce sont des épiphénomènes. La seule revue que je lis intégralement est Trafic. Dans la presse grand public et à la télévision, la promotion a remplacé la critique. Ce n'est pas servir le cinéma que de masquer la réalité par un effet d'encensoir permanent. Il est faux de penser que cela ramènera systématiquement le public dans les salles ».

Le multimédia représente-t-il une menace ?

« Je ne crois pas d'une façon générale qu'il finisse par remplacer le livre. Je m'interroge davantage sur l'usage d'un journal multimédia qui se substituerait au quotidien, par définition, éphémère. Pour les encyclopédies, le CD-Rom, par son système d'entrées, permet des recoupements absolument incomparables. Mais je suis plus préoccupé par le rajeunissement du public auquel est destiné un certain type de films. Pour le moment et pour combien de temps, il y a la persistance d'un cinéma plus ambitieux. La menace vient aussi du « culturellement correct » de la télévision, qui produit aujourd'hui le cinéma. Le jour où Canal + sera une institu-

tion aussi puissante que TF1, quelle liberté restera-t-il au cinéma ? J'ai tendance à pen-

ser que plus l'image et le contenu sont médiocres, plus cela joue en faveur d'un cinéma plus exigeant. Mais il faut rester vigilant car nous consommons, tous, les programmes du petit écran — et des chaînes câblées — au lieu d'aller au cinéma ».

La situation de votre marché est-elle satisfaisante ?

« On ne souffre pas de la crise grâce à une clientèle jeune. Elle n'investit pas de grosses sommes mais dépense régulièrement. En 1995, chaque ville a rendu son hommage et le centenaire a eu des retombées économiques. La librairie a été très sollicitée pour alimenter des expositions avec des photos, des affiches. L'une des plus originales a été celle d'un ex machiniste de cinéma, en Essonne, qui voulait réunir ses souvenirs de tournages : un véritable inventaire à la Prévert ! »

Quels livres jugez-vous essentiels ?

« Je conseillerais moins les ouvrages théoriques que ceux écrits par les réalisateurs eux-mêmes sur leur métier. Par exemple, la « Correspondance » de Truffaut, qui permet de toucher du doigt le processus créatif. Dans le même esprit, une émission aujourd'hui disparue « Leçon de cinéma » évoquait, au-delà du message, les problèmes de mise en scène qu'avait rencontrés Truffaut ou Samuel Fuller. « Le cinéma », édité il y a quelques années chez Bordas, est un livre que je conseille aussi aux jeunes qui manquent de références : le système des entrées oriente sur des articles consacrés à des points précis de la création comme la direction d'acteurs ou le néo-réalisme. J'ajouterais « Un siècle de cinéma » de Pinel, qui avec son découpage année par année était un véritable piège. Mais il a su éviter l'anecdotique en déroulant un fil passionnant ».

Quels services rendez-vous aux journalistes ?

« La demande des « vrais » journalistes tourne, pour environ 80 %, autour de livres épuisés. Les nouveaux, surtout à la télévision et à la radio, voudraient le livre traitant de l'article qu'ils ont écrit... C'est vrai aussi des étudiants en maîtrise qui choisissent un sujet pour une formulation qui leur plait !

Je ne suis pas forcément plus informé que les journalistes mais je peux généralement leur dire avec quel pourcentage de chance ils pourront trouver tel livre. Pour ceux que je connais bien, je pense à leur domaine de spécialisation quand je trouve des spécimens rares dans les foires ou chez des collectionneurs ».

Quelle est la qualité primordiale pour exercer votre métier ?

« Etre cinéphile : ce n'est pas une qualité essentielle, c'est un préalable. On ne peut pas faire éternellement illusion ».

Propos recueillis par Nadine Guérin.

BIBLIOGRAPHIE

- *L'amour avec des si*
«La promenade du critique»

A lire au petit bonheur en étant assuré de découvrir une maxime délicate, un écho perfide, un souvenir émouvant. Même s'il les a regroupées en chapitres ("Boutique", "Courier du cœur", "Zapping" etc.), ces notes prises au jour le jour "dans un carnet, au dos d'une pochette d'allumettes ou sur une nappe en papier" se veulent en effet une "promenade" en liberté dans les arcanes

densité atteint son but : initier plaisamment le lecteur pressé et donner envie aux curieux de puiser dans une assez complète bibliographie.

- *Le propre de l'homme*
«Bogart, mon père»

Cette confession du fils Bogart fait partie des ouvrages que l'on se propose, a priori, de classer

COMPARTIMENT... AUTEURS

sans suite.

Erreur : d'entrée et dans un genre autobiographique où fleurissent les supercheries littéraires, l'auteur cite ses nombreuses sources et précise modestement qu'il ne s'agit en rien d'un nouvel ouvrage sur Bogey (lequel mourut quand il avait huit ans).

A mi-chemin de l'auto introspection de celui qui porta comme un fardeau sa ressemblance avec son illustre géniteur et de la chronique démystificatrice, cette relation sincère et non dénuée d'humour se lit agréablement. Sans plus : ce Bogart en pantoufles se contente d'effleurer l'acteur au travail et le mythe en construction.

- *Les grands moments*
«L'Avant-scène»

Que dire encore de ce monument de la cinéphilie qui s'achemine vers son 500e opus, toujours précis, toujours exhaustif, toujours respectueux des cadres et des formats, bref toujours indispensable.

Que dire de plus sinon que mise à part une couverture qui se cherche avec ses graphismes fluctuants, la qualité du papier, la finesse de la photogravure et surtout la virtuosité typographique marquent des progrès décisifs vers l'élégance et une plus grande limpidité de lecture. A cet égard, le numéro 452 (L'homme tranquille, en version bilingue) est un spécimen d'anthologie. Ce qui est après tout la fonction première de cette précieuse publication.

Jacques ZIMMER

«La promenade du critique» (Michel Boujut)
Institut lumière/Actes sud. 1996. 152 pp. 75 F.
«Le cinéma» (Youssef Ishagapour).
Col. Dominos. Flammarion. 1996. 128 pp. 39 F.
«Bogart mon père» (Stephen Humphrey Bogart).
Denoël. 1995. (Trad. française, 1996). 336 pp. 139 F.
«L'Avant-scène».
Ed des Quatre vents/Lherminier. Mensuel. 81F.

INFORMATION SYNDICALE

Attention piges glissantes!

En ces temps d'extrême précarité, le nombre de « pigistes » tend à s'accroître inconsiderement. Selon les dernières statistiques officielles (Commission de la carte d'identité des journalistes professionnels), ils représentent désormais plus de 15 % de la profession. Bien entendu, il faudrait y ajouter les nombreux « précaires » non répertoriés n'ayant pu obtenir la précieuse carte.

Ne soyons pas manichéens : si l'emploi de telles catégories est largement souhaitée par l'employeur (qui y trouve, en utilisant divers artifices – voir ci-après – de notables avantages fiscaux et statutaires), il est parfois souhaité par le collaborateur lui-même. Parfois pour préserver son indépendance, parfois pour raisons moins avouables... Soit. Mais lorsqu'il est – le plus souvent – contraint d'accepter ce cadre, c'est en l'attente d'un poste fixe... De plus en plus rare.

Quelles voies emprunte la précarisation ?

- L'extension abusive du CDD qui, de dérogatoire, devient désormais « tâche précise et temporaire », « remplacement d'un salarié absent », voire « emploi saisonnier », il devient carrément abusif lorsqu'il s'abrite sous la dénomination d'« emplois d'usage ». Le décret du 31 décembre 1986 ayant rangé le traitement de l'information dans ce dernier secteur, une dérive dangereuse s'en est ensuivie.

- Les droits d'auteur, honoraires ou autres AGESEA. La plupart d'entre nous connaissent bien ces statuts... pratiques, s'abritant vertueusement sous une étiquette « libérale » (vive la liberté!), mais donnant lieu à de douloureuses déconvenues lorsque les couvertures sociales se révèlent dérisoires.

- La prolifération des sous-statuts. « Auxiliaires temporaires de rédaction », « vacataires », etc. permettent l'emploi de salariés sur des postes de journalistes. Economie sur le statut de ces derniers.

Enfin et surtout,

- La pige remplaçant l'emploi mensualisé. C'est le phénomène le plus patent (voir plus haut). Il permet à l'employeur de contourner l'obligation d'emploi et les minima salariaux (faute de barèmes officiels dans certains secteurs), mais surtout d'échapper à certaines obligations sociales.

Halte sur ce dernier point :

- Un montant forfaitaire dispense de la prime d'ancienneté et du 13e mois...

Faux : conventionnelles, elles doivent figurer sur le bulletin de salaire (art. 23 et 25 de la Convention). Les prud'hommes tranchent dans ce sens.

- Je débute, je n'ai pas encore ma carte, mon employeur m'affirme ne pas pouvoir payer mes piges en salaire...

Faux : certes, l'employeur, qui bénéficie de 30 % d'abattement sur les charges « sécu » des journalistes, peut craindre un contrôle tatillon de l'URSSAF. Mais rien ne l'empêche de vous salarier comme n'importe quel autre travailleur de l'entreprise. Et, pour ce qui vous concerne, demandez au plus vite votre carte professionnelle après trois mois d'exercice.

- Je suis pigiste, donc non-électeur et non éligible dans les instances syndicales internes à l'entreprise...

Faux : le tribunal d'instance du XVe arrondissement de Paris a rendu récemment une décision rétablissant les pigistes dans leurs droits.

Bref, et pour résumer, les pigistes, occasionnels ou permanents, sont – presque ! – des journalistes comme les autres.

(Merci à SNJ INFO, Le journaliste et Témoins)

Jacques Zimmer

CARTES VERTES

POUR 1997

La plupart d'entre vous ont normalement déjà reçu les dossiers de demande de cartes vertes pour 1997. Si par hasard ce n'était pas le cas, demandez-les d'urgence au Secrétariat des Cartes de Critiques, Fédération Nationale de la Presse Française, 7 rue de Madrid, 75736 Paris CEDEX 08, téléphone 01.44.90.43.85 (demander Mme Thévenin)

Comme c'est le cas depuis l'an dernier, le renouvellement des cartes est moins coûteux (150 francs) que les nouvelles demandes (300 francs) du fait de l'information des fichiers de la FNPF qui demande un travail plus important la première fois.

Si vous avez un problème particulier (perte de rubrique, changement de journal, etc.) n'hésitez pas à contacter notre représentant au sein de la commission, Philippe J. Maarek, de préférence avant de déposer votre dossier (41 rue du Collisée, 75008 Paris, Tél. 01.42.25.85.82, fax 01.43.59.57.03)

NOUS AVONS RECU

Les cinémas arabes de Khémaï Khayati (on y reviendra).

ON NOUS ANNONCE

Intense activité aux éditions des Cahiers du cinéma avec « Le monde enchanté de Jacques Demy » (Camille Taboulay), « Conversations avec Manuel de Oliveira » (Antoine de Baecque et Jacques Parsi) et le lancement dans une nouvelle collection au format de poche de « titres épuisés, petits textes inédits, rares ou intempestifs ». Dans la première tranche, la réédition d'un indispensable : « Le cinéma selon Melville » de Rui Nogueira, « Les yeux verts » de Marguerite Duras ou « La rampe » de Serge Daney. Prix de vente abordables aux alentours de 60 F.

CAN'A RIEN A VOIR

Denoël faisant la pause côté cinéma, je vous propose, pour le plaisir de deux auteurs choc et une curiosité : Serge Brussolo (Les ombres du jardin), Hervé Jaouen (L'allumeuse d'étoiles) et le roman de Hugo Pratt, Corto Maltese, (adapté de sa première bande dessinée, La ballade de la mer salée).

J.Z.

D'une « Règle du jeu » ... à l'autre

CANDIDATURES AU JURY DE LA CAMERA D'OR

Comme d'habitude, un des membres du jury de la Caméra d'Or au Festival de Cannes, sera désigné par le prochain Conseil de notre Syndicat.

Si vous êtes intéressé, merci de faire acte de candidature par courrier ou par fax à l'adresse du Syndicat avant le 25 novembre, délai de rigueur.



REGLEZ VOTRE COTISATION DE 1996!

Il est (enfin) temps de payer votre cotisation pour 1996 (250 francs) si vous ne l'avez pas fait, en envoyant votre chèque à l'adresse du Syndicat. Il est rappelé que les personnes n'ayant pas réglé leur cotisation de 1996 ne pourront pas voter lors de l'Assemblée Générale de janvier, et que ceux qui ne l'ont pas réglé en 1995 et 1996 seront radiés d'office début 1997.

Je mettais de l'ordre dans ma collection des « Temps modernes » où j'ai assuré pendant treize ans la chronique cinématographique, lorsque mes yeux tombèrent sur un texte qui m'avait échappé : « Quarante-sept ans d'âge : La Règle du Jeu ». Il était signé Jean-Pierre Lalloz, un nom que je n'avais jamais vu et que je n'ai jamais revu depuis au bas d'un texte sur le cinéma (« Les Temps Modernes », avril 1986). A quel titre donc M. Lalloz pouvait-il, à mes yeux, écrire sur le cinéma, sinon à celui de simple spectateur ? Or, cette étude sur le film de Renoir était la plus pénétrante, la plus juste, la plus complète que j'aie jamais lue sur le sujet. Quelle revue de cinéma ne se serait pas honorée en la publiant ? D'où ma réflexion : la critique ne cède-t-elle pas quelque peu à la tentation de croire qu'elle pense le cinéma à la place du spectateur ? A chacun son rôle, la critique pense, le public consomme (ou refuse de consommer). Pourtant, n'appartiendrait-il pas à la première d'avoir du second une tout autre idée que celle des professionnels, qui n'accordent guère à celui-ci qu'une existence chiffrée ? La critique doit-elle se borner à produire des oukases plus ou moins motivés ?

J'avoue que j'ai de plus en plus de mal à porter sur un film un jugement catégorique. Et pour plusieurs raisons. D'abord, parce que le public lui-même a beaucoup évolué et qu'il demande tout autre chose à la critique que des sentences définitives. Ensuite, et surtout, parce que la critique, de son côté, a une mutation à opérer pour s'adapter aux changements de la société. A l'heure de la médiatisation instantanée et généralisée, jugements positifs, jugements négatifs, tout s'égalise, s'uniformise, et,

pour tout dire, perd son sens. Les différences les plus significatives, les oppositions les plus tranchées ne sont plus perçues, se neutralisant en quelque sorte. La diversité d'opinion devient illusoire, parce qu'elle n'est plus questionnée. Elle rejoint l'uniformité par un détour paradoxal.

Comment, dans de telles conditions, la critique pourra-t-elle affirmer son autonomie, sinon en se dérochant à ce qu'on attend d'elle, c'est-à-dire ces verdicts abrupts, ces sanctions de l'événement par un oui ou par un non (nous sommes, hélas, à l'âge de la pensée binaire) ? La notion d'événement culturel est, au demeurant, absurde, l'événement est de l'instant, la culture du temps, de la mémoire. Et c'est en échappant à la tyrannie de l'événementiel que la critique retrouvera une vraie signification. En privilégiant résolument l'analyse, la définition, en situant les œuvres avec le plus de précision possible. Travail qui, bien sûr, ne se fait pas sous la pression de l'actualité. Mais les énormes erreurs d'appréciation dues au jugement « à chaud » ne sont-elles pas là pour nous inciter à emprunter d'autres voies ?

Christian Zimmer

La Lettre du Syndicat de la Critique

73, rue de Lourmel, 75015 Paris
Tél. : 01 45.75.68.27
Fax : 01 40.59.03.99

Directeur de la publication
Michel Ciment

Rédaction et réalisation
Philippe J. Maarek

Ont participé à ce numéro
Nadine Guérin, Bernard Hunin, Marcel Martin, René Quinson, Christian Zimmer, Jacques Zimmer.